

"Changhaï est tombé sans combat" dans Le Monde (27 mai 1949)

Légende: Le 27 mai 1949, l'envoyé spécial du quotidien français Le Monde décrit la prise de Shanghai par les troupes communistes de Mao Tsé-Tung.

Source: Le Monde. dir. de publ. Beuve-Méry, Hubert. 27.05.1949, n° 1 348. Paris: Le Monde. "Changhaï est tombé sans combat", auteur:Guillain, Robert , p. 1; 2.

Copyright: (c) Le Monde

URL: http://www.cvce.eu/obj/changhai_est_tombe_sans_combat_dans_le_monde_27_mai_1949-fr-110c9a0a-4a91-489e-99cc-f42019683ce6.html

Date de dernière mise à jour: 03/07/2015

Changhaï est tombé sans combat

Malgré Tchiang Kai Chek qui voulait lutter jusqu'au bout

(Par câble, de notre envoyé spécial Robert GUILLAIN.)

Changhaï, 25 mai. – J'ai vu ce matin les avant-gardes communistes arriver au cœur de Changhaï par la route de Nankin et le quai du Bund. Au pied des buildings géants de petits hommes jeunes en kaki, maculés de boue, progressent méthodiquement. Ils avancent en rasant les murs dans les rues vides, par petits paquets, faisant des sauts de puce de carrefour en carrefour.

L'impression immédiate : voilà une troupe aguerrie, disciplinée, experte dans le combat de rues. Les patrouilles, à la queue-leu-leu, se protégeant mutuellement, savent exactement où elles vont derrière le chef de groupe. Le téléphone est installé par la brigade des transmissions quinze minutes après son arrivée. Les blockhaus échafaudés partout par les nationalistes, qui ne les ont jamais occupés, sont immédiatement tenus. Des sentinelles sont postées à l'entrée des principaux édifices où flottent les drapeaux blancs.

En revanche on peut constater que les troupes achevant de conquérir la première ville de Chine ne sont suivies jusqu'à présent par aucun moyen motorisé, aucune artillerie. De vieux fusils, de vieilles mitrailleuses, des souliers usés, des uniformes délavés par le soleil et la pluie : c'est une troupe de fantassins endurcis mais visiblement éreintés. Aux brefs moments de repos ces paysans-soldats dévissent leurs cous, écarquillent les yeux vers les hauteurs des buildings de quinze ou vingt étages, spectacle évidemment nouveau pour eux.

Les « taxis de la Marne » changhaïens se trompent de direction

Du dix-huitième étage du gratte-ciel de Broadway où j'habite, j'ai assisté hier à l'équivalent chinois de la fameuse marche des taxis de la Marne.

Les taxis étaient remplacés par des milliers de pousse-pousse et de vélos-pousse tirés par les coolies mobilisés dont la galopade et le pédalage effrénés ramenaient des milliers d'officiers et de soldats juchés sur leurs bagages. A la différence de la Marne ce défilé ne se dirigeait pas vers le front, mais en revenait, et faisait visiblement partie de la tactique de défense élastique. Ceci explique peut-être pourquoi l'ennemi, à moins de 500 mètres en face, ne prenait pas la peine de tirer. Toute la ville recrachait de ses profondeurs bataillon après bataillon de soldats en savates de caoutchouc, phénomène surprenant pour qui constata ces jours derniers comment les fronts périphériques étaient tenus simplement par quelques poignées d'hommes.

Pour saluer les défenseurs en train de déguerpir, la ville entière avait arboré, sur commande, les drapeaux à étoile bleue sur fond rouge, et des banderoles félicitant les héros victorieux. « Manifestation spontanée de la population reconnaissante des récentes victoires », précisait au même instant le général porte-parole de la garnison, qui avait convoqué les journalistes étrangers et ajoutait : « La bataille contre les bandits communistes continuera jusqu'au bout, le résultat final étant d'ailleurs secondaire. » Autre épisode qui s'est déroulé sous mes yeux : pendant la nuit, sur le fleuve, des chalands chargés de troupes décrochent de la rive d'en face et sont pris sous une fusillade nourrie de la part des nationalistes, mais au moment où ils approchent et sortent des ténèbres on finit par comprendre aux hurlements des hommes, qui, mains en l'air, supplient de cesser le feu, qu'il s'agit de troupes amies opérant un décrochage stratégique.

On se doutait d'ailleurs que le dénouement était proche : trois bateaux avaient déchargé dans la journée 20.000 tonnes de riz à l'embouchure du Ouang-Pou, et la ville bien nourrie devenait bonne à prendre.

Malgré quelques îlots de résistance l'occupation se poursuit

L'occupation s'est déroulée jusqu'ici dans des conditions inespérées d'ordre et de correction. Changhaï redoutait surtout que la période intermédiaire ne fût l'occasion d'émeutes et de pillages par la pègre soldatesque en débandade et par les réfugiés. La rapidité de l'avance a dissipé ces craintes. Un des rares combats au centre de la ville a éclaté au Park Hotel : une poignée de soldats nationalistes ayant mérité par

leur conduite sur les fronts d'être baptisés héros nationaux avaient été fêtés la nuit précédente par le comité de propagande, qui avait organisé en leur honneur un banquet accompagné de vin chinois et de danseuses. Surpris à l'aube encore en bonne compagnie, ils décidèrent qu'il fallait bien mourir en héros, ce qu'ils firent assez convenablement quoique en chemise.

Les francs-tireurs invisibles dont les balles claquaient encore dans la matinée au voisinage du Bund ont disparu, et les premiers Chinois entr'ouvrent les grilles et barricades des boutiques pour se risquer au dehors en rasant les murailles. Cependant, dans les quartiers de l'Ouest, les premiers libérés, la vie reprenait dès ce matin. Les cuisiniers chinois des maisons européennes faisaient le marché comme d'habitude.

Au début de l'après-midi les lignes nationalistes que j'ai traversées juste à temps ce matin pour gagner la "zone libérée" sont déjà prises sous le feu des communistes. Il s'agit en partie des Chemises bleues, troupes de Tchiang Kai Chek qui n'ont rien à espérer des rouges. Elles défendent les ponts et les rives du canal de Sou-Chow, prenant en enfilade les rues de l'ancienne concession internationale située de ce côté-ci. Elles sont installées jusque dans le jardin du consulat soviétique, dont elles ont escaladé les grilles, au coin du fameux Garden-Bridge. Les consulats anglais et américain sont environnés de feux croisés dont le vacarme retentit jusque'ici au bureau du télégraphe, deux pâtés de maisons plus loin.

Les troupes déguerpies hier tentent d'embarquer sur une trentaine de vaisseaux groupés dans l'avant-port de Wou-Song, emportant un armement considérable dont ils ne se sont pas servis. Mais le trio des derniers chefs : le maire, le commandant en chef (le général Tan Gen Po) et le célèbre Mao Sen, chef de la police secrète, dont les exécutions en pleine rue faisaient régner la terreur pendant le siège, s'est envolé la nuit dernière de l'aérodrome de Loung-Wa, paradoxalement laissé ouvert. Le censeur a également disparu.

Il est possible maintenant de raconter comment la visite de Tchiang Kai Chek, il y a une dizaine de jours, faillit faire de Changhaï un vrai champ de bataille. Tan Gen Po négociait tranquillement avec amis et ennemis, réclamant des deux côtés d'abondantes barres d'or pour filer avec l'armée des défenseurs. Le généralissime tombant du ciel interrompit l'affaire. Son idée majeure – ceci est universellement admis – était de défendre Changhaï jusqu'au bout, avec l'espoir de créer un incident international mettant les puissances étrangères dans ce guêpier avec lui. Des renforts arrivent de Formose. Le combat est prolongé d'une dizaine de jours. Tchiang, d'une humeur épouvantable, réserve à ses subordonnés de violentes colères, les accueillant d'un : « Toi aussi, tu trahis? Eh bien! va-t'en. Plus besoin de toi. »

La ville est sans riz. Les troupes ne combattent pas malgré une paye royale en dollars argent, et des renforts massifs de « confort girls ». Le généralissime, qui ne se sentait pas en sûreté, couche presque chaque soir dans un endroit différent. Ses amis disent qu'il est en pleine dépression nerveuse. Quand il vide enfin les lieux le parti de la paix relève la tête, mais dans le trio des dirigeants, si chacun cherche à négocier en sous main, tous craignent encore le châtimeur du maître et le parti du Kouomintang. La bataille rebondit dans les faubourgs de Wou-Song avec les troupes sacrifiées, et la tragédie est sur le point de l'emporter sur la farce dans cette absurde guerre au cours des quatre derniers jours. On parle de politique de la terre brûlée et de destructions massives quand l'écroulement des défenses, en particulier à Pou-Toung et sur le front ouest, précipite la débandade générale.

Quoi qu'il en soit, cette guerre n'est plus celle que j'aie connue en 1937, quand les Japonais attaquaient Changhaï, qui se vantait d'être encore le Paris de l'Extrême-Orient, et quand les soirées se terminaient en toilettes de bal sur le front, c'est-à-dire au bout de la rue. La guerre est arrivée cette fois dans un Changhaï délabré à la suite de la disparition des concessions étrangères, ruiné par trois ans de guerre civile, pourri par une folle inflation.

Pour le moment ce qui débouche au bout de chaque rue venant de la périphérie c'est bien moins la guerre que la misère et la confusion avec ce troupeau de réfugiés mêlés à la foule inquiétante des soldats n'appartenant plus à aucune unité.

Robert Guillain.